

Travail préparatoire : Henri Bénard

Henri Bénard, *De la mort, de la boue et du sang. Lettres de guerre d'un fantassin de 14-18*, Paris, Jacques Grancher, 1999.

Questions :

1) Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Précisez éventuellement son grade :

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

2) Comment expliquer la fixation du front à l'ouest à l'automne 1914 ?

3) Quelles sont les souffrances des soldats au front ? Les partage-t-il ?

4) Quelle est, selon lui, le rôle du chef ?

Extraits

4 août 1914 : « conserve mes lettres. Plus tard, si j'ai l'occasion de faire quelque chose d'intéressant, je serai heureux de relire ces pages. »

6 août 1914 : « Personne ne doute du succès, car l'Allemagne s'est mise dans la situation la plus critique, le moral de tous les soldats est tel que leur élan sera irrésistible. »

20 septembre 1914, à Maurice :

« Cette guerre est terriblement dure, triste, sévère. C'est une série de duels gigantesques d'artillerie et l'infanterie terrée dans les tranchées reçoit des coups et ne peut en rendre. Nous menons une existence de termites [...] Il faut patienter et user l'ennemi. »

25 septembre 1914 : impossible d'avancer. « Deux fois nous avons voulu enlever la position qui nous barre la route, deux fois nous avons reculé avec des pertes énormes. »

« Cette guerre est horriblement triste et monotone. C'est bien allemand. Pas de vie, pas d'enthousiasme. Des duels d'artillerie continuels dans lesquels nous restons spectateurs terrés sous les rafales, voilà tout ce que nous voyons. Des pertes sans combat, quand un obus tombe sur nous, de la puanteur de cadavres de chevaux, des cris de blessés qui, toute la nuit, appellent au secours, de la mort, de la boue, du sang. Voilà nos visions de chaque heure. Ce n'est pas ce que j'avais rêvé.

Enfin nous aurons le dernier mot. »

9 octobre 1914 : guerre triste, monotone, guerre de siège : « nous vivons dans les tranchées, sans vie, attendant l'obus malencontreux qui s'échouera sur nous. » « Nous sommes de part et d'autres enfouis sous la terre, nous mettant comme nous pouvons à l'abri des obus. La vie dans ces tranchées est souvent terrifiante. Il ne faut pas compter en sortir dans le jour. Immédiatement une rafale vous coucherait à terre. Alors, nous devons vivre avec des morts, des blessés, manger à côté d'eux, faire nos besoins. C'est une horreur. Il faut soutenir le moral des hommes, leur faire sentir qu'il s'agit de lutte d'usure, que le succès appartiendra au plus tenace. »

20 octobre 1914 : « nous avons quelquefois des journaux. Le communiqué officiel est très bien fait. Il ne dit rien et il n'y a rien à dire. C'est exactement ce qui se passe. »

21 octobre 1914 : « cela pourrait durer des années. Ce sont deux minces cordons de troupes ennemies se faisant face, sans épaisseur, sans réserve, mais tellement retranchés que pas un homme ne peut sortir la tête sans être abattu. » Interdiction est faite aux officiers de perdre du terrain sous peine d'être destitués : « mes hommes sont tous prévenus que je tuerai le premier qui reculerait. Au 36^e, dernièrement, le colonel a fait fusiller sans jugement un traînard devant tout le régiment, avec une étiquette dans le dos, traînard. »

26 octobre 1914 : il fait part de ses conditions de vie, meilleures que celles de ses hommes : « j'ai repris la vie de tranchée ; ou plutôt mes hommes ont repris cette vie, car j'ai le bonheur d'avoir une maison en ruines dans laquelle nous faisons notre cuisine et dans la cave de laquelle nous nous abritons quand les grosses marmites tombent. »

28 octobre 1914 : « Encore un mois qui se termine. Voilà trois mois que cette guerre dure et nous attendrons longtemps encore avant de rejoindre nos foyers. »

17 novembre 1914 : « Nous quittons les tranchées cette nuit et allons nous reposer et nous nettoyer dans une petite localité en arrière. Les soldats qui, depuis vingt jours, n'ont pas quitté la tranchée, ont la gale et des poux de vêtements. On va les désinfecter. C'est une vie atroce qu'ils mènent, surtout maintenant, par la boue. Ils ont de l'eau jusqu'à la cheville et pas de feu. [...]

Nous sommes [...] couverts par des réseaux de fils de fer sur une profondeur de 20 mètres et personne ne peut approcher de nos tranchées. »

25 novembre 1914 : « nous apercevons aussi des culottes rouges qui restent également sans sépulture, mais nous ne pouvons les avoir. Ils sont tombés entre les deux lignes et on se ferait tuer, si l'on s'en approchait. Que d'abomination ! [...] Tout cela n'est que le prélude de la guerre qui, je crois, sera très longue. »

15 décembre 1914 : « Le temps épouvantable que nous avons a rendu les tranchées de vrais cloaques et, pour y parvenir, dans ces kilomètres de boyaux, il faut faire des efforts énorme. C'est au point que des hommes ne pouvant retirer leurs pieds enfoncés dans la glaise, sont obligés de se déchausser. Le soldat n'est, des pieds à la tête, qu'un paquet de boue liquide. L'officier, du reste, n'est pas mieux et beaucoup sont déprimés. »

21 décembre 1914 : Bénard sort d'une attaque terrible : « pris de front et de flanc par des tranchées qui nous criblaient de balles, nous n'avons pas réussi. Nous avons eu de grosses pertes et j'ai vu la mort de bien près. Le feu des mitrailleuses était si intense que j'ai dû me faire un rempart de deux

cadavres. Chacun cherchait un abri et les balles pleuvaient dru. Il était dix heures du soir quand nous avons pu rentrer dans nos tranchées. Et quelle nuit ! De la boue jusqu'à mi-jambe, des morts sur lesquels on marchait, des blessés qui râlaient. [...] En revanche, l'artillerie a fait du bon ouvrage. Elle a fait sauter des Boches, dont on voyait des corps, des bras, des têtes voler en l'air. [...] Combien, dans ces moments terribles, on regrette le doux temps de la paix et combien on maudit la guerre ! »

29 janvier 1915 : « Les artilleurs n'ont pas de pertes et il n'y a pas besoin de les remplacer, comme ces pauvres fantassins qui ont toutes les peines, tous les dangers, toutes les misères. »

22 février 1915 : « Ici, nous menons toujours la même existence. On s'habitue à tout. Nous avons tous les jours des blessés et des morts, quoique ne bougeant pas [des tranchées]. Les balles perdues, quelques éclats d'obus nous enlèvent ainsi des combattants, immédiatement remplacés »

17 mars 1915 : « Je viens de regagner mon séjour au repos après avoir passé quelques journées tragiques. [...] une mine a éclaté sous une de nos tranchées [...]. C'était dimanche soir à 8 heures. Une explosion épouvantable s'est produite ensevelissant cinquante hommes et produisant un cratère de 40 mètres de diamètre et de 15 mètres de profondeur. Les officiers du génie estiment que la galerie de mine construite par les Allemands a demandé deux mois de travail souterrain et nécessité 2000 kilogrammes de poudre. Ils ont dû travailler à 20 mètres sous terre. »

19 mars 1915 : à propos des Allemands : « le Kaiser est malade et l'Allemagne aussi. Il faudra les tuer tous, si on le peut, pour que cette vermine ne puisse se renouveler. Nous en avons tué un certain nombre ces jours derniers. C'était de la garde bavaroise. On ne s'amuse plus à faire de prisonniers. »

20 mars 1915 : « tu dois lire dans les journaux nos hauts-faits de Carnoy. Il y a beaucoup d'exagération et les combats ont été bien plus modestes qu'on ne les raconte. »

30 mars 1915 : « J'ai reçu ta lettre. Ici, c'est toujours la même chose, des canonnades de temps en temps, aucun progrès, l'idée que ça ne se terminera jamais. »

31 mars 1915 : « Nous avons fusillé il y a quelques jours un soldat qui avait quitté la tranchée sans permission pour aller acheter du vin dans un village voisin et, très probablement, un lieutenant de réserve va subir le même sort pour avoir quitté le front sans permission et être allé dans sa famille dans le Midi. Tu vois donc qu'une absence, même d'une heure, même pour un général, ne serait pas tolérée et, du reste, est matériellement impossible sans permission. Ma responsabilité ici est énorme. Quand je suis à Carnoy [au front], j'y suis seul et absolument le grand maître. J'ai des téléphones me reliant à l'arrière et à mes capitaines en avant. C'est une liaison de tous les instants, de jours et de nuit avec tous les rouages [de l'armée] une attaque pouvant se produire d'une minute à l'autre [...]. A la moindre inquiétude, on donne un coup de téléphone à l'artillerie qui tape où on lui dit. »

17 avril 1915 : « Nous quittons ce pays où nous étions depuis six mois pour aller je ne sais où, mais pas bien loin. » Lui et ses hommes sont envoyés en Artois où se prépare une offensive qui doit permettre la percée.

21 mai 1915 : « Demain, grande attaque. Tout le monde est nerveux. On rit, on parle beaucoup, mais, au fond, tout le monde voudrait être plus vieux de 24 heures. Nous sommes certains de les enfoncer. »

27 mai 1915 : « L'heure des grands sacrifices a sonné. Il faut vaincre à tous prix et la mission est rude. »

28 mai 1915 : « Notre offensive est pénible. Le premier jour, c'était splendide. Les Boches se sont retirés précipitamment, mais, depuis, ils ont fait avancer des masses d'artillerie qui nous arrêtent. C'est une lutte sans arrêt, de jour et de nuit. L'artillerie n'arrête jamais et nous vivons sous une voûte

de projectiles. Nous ne sentons pas encore de craquements chez l'ennemi. Il recule, mais si peu ! »

30 mai 1915 : « Je viens d'être blessé légèrement à la cuisse. Une balle me l'a traversée. Je suis au poste de secours où le docteur vient de me panser. Je vais être évacué je ne sais où. Je t'écrirai dès que je le saurai. Et c'était au moment où nous partions à l'assaut des tranchées. »

L'offensive est un échec : elle se solde par un échec : pour une progression de 4 kilomètres, on a assisté à de très lourdes pertes. Bénard fait partie des blessés ; il est envoyé à l'arrière pour être soigné. Il faut attendre le 15 décembre pour qu'il soit à nouveau envoyé sur le front.

Envoyé en Lorraine puis près de Verdun, il cesse de donner des nouvelles. Sa femme lui écrit le 28 février 1916 : « Voici le 8e jour depuis l'attaque des Boches près de Verdun. Nous avons passé une semaine pleine d'angoisse terrible te sachant près de Verdun. Voici que la lettre du 22 vient de m'arriver, mais depuis qu'a-t-il pu se passer ? [...] Nous attendons de tes nouvelles plus impatiemment encore que d'habitude. » Le même jour, il est tué d'un projectile reçu en pleine poitrine.